

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



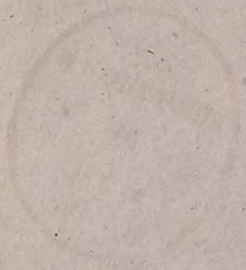
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



PAID

RECEIVED



LIBRARY

OF THE

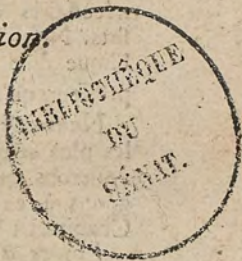
LES
VOYAGES
DE
L'OPINION

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

PAR LOUIS-EMMANUEL,

NUMÉRO PREMIER.

Proposés par Souscription.



Chez LAGRANGE, Libraire, rue Saint-Honoré;
vis-à-vis le Palais Royal.

1789.

A V I S.

DEPUIS que l'*Opinion* n'est plus enchaînée, elle profite de sa première liberté pour voyager & pour courir le monde; & nous nous sommes chargés de publier ses voyages.

Nous ne ferons que passer en Asie; en Afrique nous n'aurons qu'un mot à dire en faveur de ces pauvres Nègres; mais nous ferons un peu bavard en Amérique & en Europe.

Nous nous arrêterons sur-tout en France où l'*Opinion* doit achever la grande révolution qu'elle a commencée.

Dans le premier Numéro nous parlerons de ceux qui jouent les principaux rôles à l'Assemblée Nationale.

Nous parcourrons ensuite tous les Gouvernemens sur qui la France doit avoir quelqu'influence.

Nous montrerons comment l'*Opinion* a rendus nécessaires des événemens qui n'étonnent que les fots. Nous ferons voir aisément que la liberté publique doit encore plus à la longue ineptie des Oppresseurs qu'aux lumières & au courage des Opprimés.

Nous suivrons dans leur fuite quelques Aristocrates les plus célèbres, & sans leur permission nous dévoilerons quelques-uns de leurs secrets. Nous joignons à ce Prospectus le titre de nos premiers Chapitres;

Voyage à l'Assemblée Nationale;

Voyage à Bruxelles, en Hollande;

Le Vieux Bénédictin & la Messe;

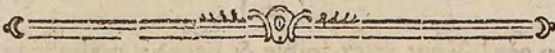
La Confession des Princes, pour servir de Poscriptum à leur Mémoire;

L'Absolution du Baron de Breteuil;

L'Arrivée de Cagliostro, &c.

On recevra par mois quatre feuilles en huit livraisons.

*On souscrit chez Lagrange, Libraire, rue St-Honoré.
Prix, trois livres par mois, franc de port.*



VOYAGE

A

L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

N^o. I.

J'ÉTOIS ENDORMI....

J'entends du bruit tout à coup ; je regarde :
une belle Dame étoit au chevet de mon lit.
Je ne fus pas tenté d'être galant , car je vis
bien que ce n'étoit pas une femme comme
une autre. « Je suis, me dit-elle, la Reine
» du monde, quoique souvent j'aie été obligée
» de me cacher dans mon empire. Reconnois
» l'Opinion ; tu m'as toujours respectée lorf-
» qu'on me persécutoit ; maintenant que je suis
» puissante, je veux te servir à mon tour,
» & te conduire aux Etats Généraux ».

« Pardonnez-moi, lui répondis-je, si j'ai
» de la peine à vous remettre ; je crois bien
» que c'est vous ; mais comme vous êtes chan-

A

» gée ! Vous étiez foible & petite ; maintenant
 » vous êtes grande & forte ; jadis vous parliez
 » si bas , aujourd'hui vous criez comme un
 » avocat : vous n'osiez sortir que de nuit , en
 » habit de couleur de muraille ; je vous vois ,
 » à toute heure , vous montrer dans les palais ,
 » dans les places publiques , ou même dans les
 » cabinets des Ministres ; souvent , m'a-t on
 » dit , vous portez une robe de pourpre & un
 » manteau bleu de Roi ».

« Que voulez - vous ? reprit - elle ; j'ai fait
 comme les gens sages ; j'ai parlé , j'ai agi ,
 je me suis montrée selon ma fortune. Quand
 on me persécutoit , je n'avois qu'une ressource ,
 c'étoit d'aller dans les petits soupers dire mon
 avis ; au dessert , quand on avoit renvoyé les
 gens , je cherchois indifféremment la bonne &
 la mauvaise compagnie ; tout m'étoit égal ,
 pourvu que je pusse parler librement ».

« Dans Ferney , même dans Berlin ,
 Chez Frédéric & chez Voltaire ,
 Auprès d'un sage Souverain ,
 Auprès d'un sublime Ecrivain
 J'avois choisi mon sanctuaire ;
 C'est-là que j'inspirai les vers
 Que chantoit leur Musé hardie ;
 Je parlais à tort , à travers ,
 Dans la vieille Encyclopédie ;

Quelquefois mon souris amer
 Désola la bigoterie
 Aux Mercredis de d'Alembert.
 J'ai recherché la compagnie
 De nos plus aimables Catins;
 Près des agréables vauriens,
 Et les gens d'une cour polie.
 J'étois décente chez Julie;
 On me vit en plus d'une orgie,
 Où se croyant encor jolie,
 Effroi des amans & des sots,
 Arnoud, qui veut être applaudie,
 Nous vomissoit quelques bons mots;
 Remplis d'ordure & de saillie ».

« Eh quoi! m'écrirai-je, vous parlez en vers!
 — Bon! me répondit l'Opinion; n'est-ce pas
 ma première langue? Quand j'étois esclave chez
 l'esclave Esope, j'ai fait des vers & des Apo-
 logues; toute langue, tout idiôme me sont
 également familiers; & dernièrement, en
 France, ne me suis-je pas servi du langage &
 même du silence des Poissardes? »

« Mais, ajouta-t-elle, ne perdons pas le
 temps en paroles, partons pour Versailles ».

Elle dit; & en même-temps je me trouvai
 dans la cour du château. Je ne vous dirai
 ni par quel chemin, ni par quelle voiture;
 on va vite avec l'Opinion, mais sans trop savoir
 comment.

« Vous allez voir , me dit - elle tout bas , quelques-uns de ceux qui prétendent à devenir les Représentans de la Nation ; vous les entendrez , & je leur dirai à chacun un mot qui vous les fera connoître ; car je frappe juste ». Elle se tut , & je vis paroître un homme en robe : mais il avoit l'air si léger & le ton si leste , qu'on l'eût pris pour un Colonel de Dragons. Il portoit sous sa robe une belle épée , dont la poignée étoit d'acier d'Angleterre ; mais on prétend que la lame étoit de bon or de France. Pourquoi dirai-je son nom ? n'a-t-on pas deviné que c'étoit M. de Calonne ? M. Cerutti s'écria , que puisqu'il étoit là , il falloit l'arrêter & le faire pendre. Je trouvai cet arrêt bien dur. Je le dis à l'Opinion , & j'ajoutai que j'avois à me reprocher d'avoir autrefois écrit contre M. de Calonne une longue lettre qui ressembloit un peu à une déclamation de Rhétorique. L'Opinion sourioit , & avoit l'air d'être de mon avis. M. de Calonne présenta à l'Opinion son dernier Mémoire.

L'Opinion lui répliqua : « Ce Mémoire me confirme dans l'idée que j'ai toujours eue de vous. Vous n'aimez ni le Roi ni la France , & vous n'êtes qu'un ambitieux. Vous flattez

les Parlemens, qui vous ont perdu, & que vous détestez. Vous dites à Louis XVI de se défier des François; & quand le Roi & le Peuple veulent se rapprocher & s'unir, vous vous mettez entre le Peuple & le Roi. Cependant je ne vous crois pas coupable de toutes les déprédations dont vous ont accusé des bruits populaires. Je puis même tout oublier, si vous oubliez votre ambition.

« Revenez vivre dans Paris;
 Donnez des soupers & des fêtes.
 Venez au sein de vos amis;
 Venez parmi les beaux-esprits,
 Chaque jour faire des conquêtes;
 Mais renoncez à vos Commis,
 Au soin de gouverner la France;
 Et, pour être de mes amis,
 Ne vous mêlez plus de Finance.
 Je puis pardonner à ce prix;
 Si vous ne vous rendez coupable
 De quelque nouvel attentat,
 Je veux vous être favorable,
 Et ne plus voir l'homme d'Etat,
 Pour ne voir plus que l'homme aimable ».

M. de Calonne se retira, & alla souper chez M. de Vaudrenil. Il y fut charmant; & par ses graces & sa facilité, il fit honte à tous les hommes, & plaisir à toutes les

femmes. Il fit à Madame Le Brun des observations pleines de goût & de finesse, sur quelques uns de ses derniers tableaux, & l'on se disoit tout bas que c'étoit dommage qu'il n'eût pas été de toutes les Académies de l'Europe, au lieu d'être au Contrôle Général.

Cependant arrivoit à pas lents un Vieillard couvert d'une robe de pourpre, & tellement embéguiné, qu'on avoit peine à le remettre. On voyoit bien qu'il y avoit quelque chose de spirituel dans sa physionomie. Mais il avoit l'air un peu mistifié; aux gros yeux que lui fit M. de Calonne, tout le monde se douta que c'étoit le Cardinal de Loménie. Ma Conductrice fut étonnée qu'il eût recherché cette pourpre romaine, qui ne signifie plus rien, depuis qu'elle ne mène plus à la papauté les Cardinaux qui ne sont pas Italiens.

En effet, il est bien peu noble pour un homme qui a l'honneur d'être Evêque en France d'accepter une place qui le rend sujet d'un petit Prince d'Italie.

Cependant l'Opinion lui dit en riant :

« C'est de plus loin qu'il m'en souvienné;
Mais autrefois, j'ai dit du bien
Du galant Abbé de Brienne.
C'étoit un fort bon Citoyen,

Cher à plus d'une Citoyenne,
 Profanant gaîment l'encensoir,
 Libertin, mais avec franchise;
 Fort bien à la Cour, au Boudoir,
 Fort bien par-tout, hors à l'Eglise.
 Il paryint aux Evêques;
 Et l'on dit que sur la pelouse
 Il fit faire quelques faux pas
 Aux jeunes filles de Toulouse.
 Je pardonne à tous ces ébats;
 L'Eglise est une vieille épouse
 Qui n'a pas droit d'être jalouse.
 Mais, hélas! dans ces doux combats,
 Il a consumé son génie;
 Et pour gouverner des Etats,
 Il auroit fallu l'énergie
 Que le bon-homme n'avoit pas.

Comme il servit l'Eglise, il servit la Patrie;
 Il n'a pas fait le bien; mais sans vouloir le mal,
 D'honneur il n'est plus bon qu'à faire un Cardinal.

Cependant un gros homme, encore en robe,
 murmuroit à mes côtés (car il est dit que, dans ce
 premier voyage, je ne verrai que des gens en robe).

« Je vais, disoit-il, faire un requiatoire contre
 la nation; comment! elle ose s'occuper des droits
 de l'homme, avant de songer à ceux du parle-
 ment? elle ose réclamer la liberté de la presse,
 tandis que mes nobles confreres, qui savent
 pour la plupart combien il est heureux de ne
 savoir pas lire, se sont si long-temps opposés

à l'établissement de l'imprimerie ? Quel boule-
versement ! J'entends louer ici jusqu'aux phi-
losophes ; les Voltaire, les Rousseau, les Raynal,
que j'eusse tous fait pendre, si j'en eusse été le
maître ».

L'Opinion interrompit M. Séguier, & lui
dit :

« Le temps des Requistaires est passé ; ils
n'eussent jamais dû exister pour votre gloire ».

« Vous souvient-il qu'un Chancelier
Qui portoit le nom de Séguier,
Illustre par sa prud'homie,
Partagea le premier laurier
De ma Française Académie ?

Vous avez préféré d'être grand dans les plaids,
Et d'être Ciceron dans l'enclos du palais.
C'est fort bien ; mais faut-il, la menace à la bouche,
Condamner au feu des Ecrits
Dont s'est amusé tout Paris ?

Les filles de seize ans vous trouvent moins farouche.
Il auroit été plus prudent,
Assis vous-même au rang des Sages ?
D'être émule de leur talent,
Et non bourreau de leurs Ouvrages.

M. Séguier étoit furieux ; mais sa colere re-
doubla lorsqu'il vit entrer M. de Mirabeau :
Il semble, s'écria-t-il, que toute la France
s'entende

s'entende pour honorer les écrivains célèbres que le parlement a voulu flétrir ».

« Eh quoi ! lui répondit l'Opinion , vous n'êtes pas fait à cela ? Quand le parlement de Paris poursuivoit dans l'abbé Raynal , un Philosophe de soixante-douze ans , le Parlement d'Angleterre cherchoit des autorités dans son Livre , & le plaçoit au rang des Législateurs : un de ses neveux étoit au service en France ; il fut pris en temps de guerre , par les Anglois ; mais quand son nom fut connu , il fut renvoyé sans rançon. Un de ses camarades demandoit la même grace : *Non* , lui répondit on , *vous n'êtes pas le neveu de l'abbé Raynal* ».

M. Séguier n'eut d'autre ressource que d'aller se plaindre aux vieilles têtes de la Grand-Chambre , qui partagerent bien sincèrement son chagrin ; & ils coururent tous ensemble à confesse , pour se distraire de l'ennui que leur causoient le progrès des lumieres & le choix des Philosophes que l'on députoit aux Etats-Généraux. Un des plus distingués d'entre eux étoit M. Bailly. Tout le monde l'admiroit , parce qu'il est un grand écrivain. Tout le monde l'aimoit , parce qu'il est un excellent homme. M. Bergasse le suivit de près & fut très-étonné d'être peu applaudi.

Que voulez-vous ? lui dit l'Opinion. Le talent , pour mériter la reconnaissance publique , doit être appliqué à des objets utiles ou très-agréables. Mais que nous ont appris vos mémoires ? Que Madame Kornmann étoit une femme au moins très-légère , M. Kornmann étoit un mari d'abord commode , qui avoit fini par prendre de l'humeur ; M. de Beaumarchais un homme obligeant , qui prêtoit de l'argent aux jolies femmes qui en avoient besoin. Falloit-il , pendant deux ans , occuper tout Paris de pareilles misères ? »

« Eh quoi ! deviez-vous pour cela
Faire tant de bruit dans la ville ?
L'ami Piis n'auroit vu là
Que le sujet d'un Vaudeville ».

M. Bailly ne s'occupa plus de M. Bergasse , lorsqu'il vit paroître M. Garat , pour qui il avoit une estime si méritée ; & il lui dit en beaux vers que j'estropie sans doute ici (car je retiens mal tout ce que je n'ai entendu qu'une seule fois) :

« Venez , par vos vertus , par des traits éloquens ,
Dans les états doubler la gloire
Que vous acquirent vos talens.

Lorsque vous écriviez l'Histoire (1),
 L'Histoire vous apprend qu'il faut, dans tous les temps,
 Du peuple redouter l'ivresse ;
 Du bonheur d'être libre user avec sagesse
 Au milieu des grands changemens.
 Autant que vos talens consultez la prudence ,
 Interrogez l'Histoire, en défendant nos droits ;
 Réformez les abus sans détruire les lois ;
 Souvenez-vous que la licence
 Est pour la liberté, que réclame la France,
 Plus à craindre encore que les Rois ».

Je vis paroître beaucoup d'hommes d'un grand mérite, MM. Rabaud de St. Etienne, Le Mounier, Touret, Dupont, l'abbé Sieyès, Lally-Tolendal, Clermont-Tonnerre & plusieurs autres dont je parlerai dans mon premier voyage.

Mais je fus étonné de n'y pas voir M. le Marquis de Condorcet & M. de la Harpe. M. de la Harpe, qui avoit déjà mérité de la reconnaissance publique, comme poëte & comme orateur a eu, dans ces momens de crise, ajouter encore à tous ces titres, celui de bon citoyen. On l'entendit au Lycée, tantôt louer, tantôt combattre Montesquieu d'une manière digne de

(1) M. Garat est Professeur d'Histoire au Lycée.

lui. Il défendit avec courage la cause du peuple & de la liberté. Cependant j'osai lui représenter, à voix basse & avec le respect que l'on doit à ses maîtres, « que la morgue & les torts de quelques corps intermédiaires, en l'irritant avec raison, l'empêchoient peut-être de voir qu'ils avoient été nécessaires dans une monarchie, pour balancer le pouvoir du monarque, tant que la nation n'avoit pas eu un corps de représentans; que les préjugés même de ces corps, en retardant, plutôt qu'en empêchant quelques changemens heureux, s'étoient opposés avec force à ces innovations subites & dangereuses qui entraîneroient l'état à sa ruine ». Je rappelai à M. de la Harpe ce mot de d'Alembert, qui disoit, en parlant des parlemens : *Ce sont de gros chiens qui mordent souvent à tort & à travers ; mais ils gardent la maison.* Ma Conductrice prit alors M. de la Harpe par la main, & lui dit :

Celui qui loua Fénélon,
De la Couronne académique
Dut obtenir le noble don ;
Souvent de son laurier tragique
Melpomene à ceint votre front.
Dans cette crise politique,
J'ai cru vous voir avec raison,
Proclamé par la Nation,

Pour servir la chose publique
 Au rang que mon choix vous marquoit,
 Ceindre la couronne civique...
 C'est la seule qui vous manquoit ».

Dans ce moment on vit paroître M. Necker ; & toute la salle retentit d'acclamations. Il demanda une amnistie générale , & les avis furent partagés. M. Garat , & M. de Lally-Tollendal appuyèrent par des motions éloquentes la demande de M. Necker. Voilà ce que dit l'Opinion.

« Voulez-vous qu'on ne pendre plus les gens sans autre forme de procès ? vous avez raison , & tout le monde est d'accord. Voulez-vous qu'on puisse passer sans examen les crimes & les coupables ? Raisonnons. *Ce sont des ennemis* , (dit M. Garat) , *& le détestable Machiavel convient lui-même qu'il faut pardonner aux ennemis vaincus.* Aux ennemis , soit. Mais aux traîtres ? « qui leur a jamais pardonné , même ceux qui profitent de leur trahison ? M. de Lally-Tolendal reclame au nom de l'humanité ; l'humanité réclame contre l'avis de M. de Lally-Tolendal. Ou les accusés sont innocens , ou ils sont coupables. Sont ils innocens ? l'humanité vous ordonne de les juger & de les absoudre ; & s'ils ont voulu perdre le roi & le peuple ,

l'humanité vous ordonne encore de venger le peuple & le roi ».

Ma conductrice après ces mots me prit par la main , & me dit : partons pour Bruxelles , nous y trouverons bonne compagnie.

Mardi prochain le voyage de Bruxelles.

On trouvera chez le même Libraire des collections complètes de Supplémens au Point du Jour. Prix du Cahier, 1 livre 10 sols, & 2 livres, port franc.

LES VOYAGES DE L'OPINION

Dans les quatre parties du monde ().*

Par M. LOUIS-EMMANUEL.

NUMÉRO II.

VOYAGE A BRUXELLES.

Le chemin de Bruxelles.

Nous étions sur le chemin de Bruxelles, ma Conductrice & moi; nous allions vite, mais nous ne perdions pas notre temps en route; car l'Opinion fait beaucoup de choses en courant: nous avons nos poches pleines d'excellens livres, & nous jettons sur les grands chemins des éditions entières de Bayle, de Voltaire, de Rousseau & de Mably; plusieurs chapitres de Montesquieu, auxquels nous avons joint des commentaires & des critiques, & enfin quelques feuillets de l'Encyclopédie, pour réjouir l'ombre du bon d'Alembert, qui, s'il avoit pu voir

(*) Ces Voyages paroîtront deux fois par semaine.

tout cela , seroit mort d'e plaisir , en faisant quelques
 calambours contre les Prêtres & les Rois.

Je fus très-étonné de voir des hommes en vestes ,
 en sarraux , en chemises , ramasser les feuilles avec
 empressement. « Ces gens-là savent donc lire , »,
 dis-je à l'Opinion. » Sans cela , me répondit - elle ,
 » voyagerions nous aussi librement ? Quand l'homme
 » est éclairé , sa pensée devient libre , & ses bras
 » obéissent bientôt à sa pensée. Le despotisme reli-
 » gieux & le despotisme civil ont toujours tenus
 » plongés dans l'ignorance les peuples qu'ils vou-
 » loient tenir plongés dans la servitude.

» Voilà pourquoi le parlement de Paris , en 1470 ,
 » s'opposa à l'établissement de l'imprimerie en France ,
 » condamna , en 1624 , au bannissement perpétuel ,
 » deux chymistes éclairés , qui avoient publié des
 » Thèses contre Aristote : voilà pourquoi , de nos
 » jours , il a déchaîné l'avocat-général Seguier contre
 » tous les livres qui pouvoient répandre des lumières.
 » Il devinoit (car la sottise a aussi son instinct &
 » sa prévoyance) qu'un peuple instruit ne pourroit
 » entendre sans rire le jargon du barreau & du pa-
 » lais , & que le parlement ne seroit plus rien dans
 » la constitution , dès que le peuple & la raison
 » seroient pour quelque chose ».

Pendant que l'Opinion parloit ainsi , je regardois
 de tous côtés , & je vis avec plaisir d'honnêtes Curés
 ramasser des écrits philosophiques , & nous promettre
 d'en faire usage au prône ; mais aussi j'en apperçus

d'autres dont le visage fleuri & l'habit plus frais ,
annonçoient plus d'opulence ; déchirer sans scrupule
le contrat social & le Dictionnaire philosophique.

Je demandai d'où venoit cette différence de voir
& d'agir parmi des hommes couverts de la même
livrée. « Nous sommes, me dit un honnête ecclé-
» siastique, des curés à portion congrue; le haut
» clergé nous opprime ; il nous laisse toutes les
» charges & garde les récompenses. Nous attendons
» tout d'une révolution, & nous faisons tout pour
» l'avancer ».

» Ceux , au contraire, qui déchirent les bons
» livres, sont des abbés commendataires & des
» curés gros-décimateurs : c'est sur les abus qu'est
» fondée leur fortune, & ils voudroient anéantir
» tout ce qui peut détruire les abus : la raison ne
» combat jamais avec moins d'avantage que lorf-
» qu'elle lutte contre l'intérêt personnel ».

La Hollande.

Je m'ennuyois si peu dans ma route, que je passai
Bruxelles & me trouvai au milieu d'Amsterdam sans
m'en appercevoir. « Où me conduisez-vous, dis-je
» à l'Opinion ? Nous ne resterons qu'un moment,
» me répondit-elle ; mais je veux voir ce que, de-
» puis la révolution, diront de vous les Hollandois ».

Justement nous trouvâmes un vieillard qui tenoit
une longue pipe & fumoit devant sa porte.

Tels nous avons vu dans Homère ,
 Les héros dans les jours de paix ,
 Assis sur de gros bancs de pierre ,
 Juger eux-mêmes leurs sujets.

Cependant le Hollandois ne jugeoit personne : il regarda long-temps notre cocarde *coclico & bleue*, & s'écria : « Pourquoi les françois n'ont-ils pas porté » cette cocarde dix huit mois plutôt ? La Hollande » n'eût pas été subjuguée, & la France déshonorée. — » Il y a remède à tout, lui repliquai-je; le Ministère » a fait le mal, la Nation peut tout réparer. Cependant » nous rebroussâmes chemin; j'entrai dans Bru- » xelles, & je descendis à la Croix-Blanche, près » la comédie.

L'arrivée à Bruxelles.

Je m'assis dans ma salle où déjeûnoient les voyageurs, & je déjeûnai avec eux. On me regardoit beaucoup, ma cocarde accusoit ma patrie; mais un bavard & un indiscret (car il s'en trouve partout) me demande de quel pays j'étois. *J'ai l'honneur d'être françois*, répondis-je avec quelque noblesse. Alors un des hommes présens élevant la voix : « il y a six mois, me dit-il, vous n'auriez pu » dire cela sans passer pour un gascon; mais au- » jourd'hui cela est vrai à la lettre : vous avez été » long-tems à vous mettre en train; mais aussi vous » avez été vite, & vous avez regagné le tems » perdu. Je l'assurois que je voudrois de bon cœur » pouvoir lui faire le même compliment; mais

» ajoutois - je , pourquoi les Pays - Bas , qui
 » avoient d'abord montré tant de courage & de
 » zele , semblent-ils avoir renoncé à la liberté » ?

Ma conductrice , répondis-je , « je fais bien pour-
 quoi ; les ordres ne sont pas d'accord. La noblesse
 » a trop de morgue ; le peuple trop peu d'instruc-
 » tion , & l'on croit encore aux prêtres. Dans les
 » pays libres , les rois tiennent leur pouvoir de la
 » volonté du peuple ; dans les états despotiques ,
 » leur épée ne relève que de Dieu ; les prêtres & les
 » tyrans se sont toujours servi les uns les autres ,
 » quand ils ne se sont pas combattu , que la liberté
 » commence par les idées religieuses , & bientôt
 » elle s'étendra aux idées politiques ».

La troupe de Comédiens Italiens.

Cependant on entendoit beaucoup de bruit dans
 la cour , il étoit occasionné par l'arrivée d'une
 troupe de comédiens italiens , qu'on attendoit de-
 puis huit jours , & qui devoient faire les plaisirs
 du Bruxelles.

Car le Docteur , toujours dupé ,
 Et du bon Pierrot les sottises ,
 Et d'Arlequin les balourdises ,
 Léandre toujours occupé
 D'amourette & de bagatelles ,
 Pasquariel & ses amis ,
 Puisqu'ils ont amusé Paris ,
 Peuvent bien amuser Bruxelles.

Je les vis descendre de voiture ; ils étoient tous dans
 le costume de leur rôle , & avoient un petit masque
 sur la figure , cela me parut très-extraordinaire (car

nous n'étions pas en carnaval). Alors l'Opinion me dit, « je vais vous quitter ».

J'ai quatre mots à dire en Amérique.

« Mais vous ne vous ennuierez pas ; je vais vous » rendre invisible, allez dans la chambre de ces » comédiens italiens, personne ne vous verra, & » vous verrez bien des choses. Je me trouvai aussi » tôt auprès de Juliette ; elle disoit : *la reine doit » être bien inquiète de moi.* Je crus d'abord qu'elle répétoit quelque parodie ; mais elle causoit tout bonnement avec *Pasquariel* ; la conversation fut interrompue par le maître de l'hôtel ; il vint se plaindre à la troupe du seigneur Charles, qui, au grand scandale des assistans, avoit caressé la gorge d'une jolie servante. Charles se défendit en riant ; & quand l'aubergiste fut parti, il parla d'autre chose, & je l'entendis qui disoit d'une voix très-distincte : *le roi, mon frere !* Mon étonnement redoubloit à tout moment, quand je fus distrait par une nouvelle scène.

Le vieux Bénédictin & la Messe.

Je crois avoir dit qu'à Bruxelles, on avoit encore la bonté d'être dévot, l'aubergiste l'étoit plus qu'un autre ; aussi les curés lui adressoient-ils de toute part des voyageurs. Ce jour étoit dimanche, & il étoit onze heures du matin, l'hôte vint demander à MM. les comédiens, s'ils avoient été à la messe. Colombine répondit que *non*. « Eh bien, vous » l'entendrez ici, repartit l'hôte, vous devez être » meilleurs chrétiens que d'autres, puisque vous êtes

» sujets du Pape ». La position étoit embarrassante; M. V. les comédiens ne vouloient point quitter leurs habits de caractère & leur petit masque, & le tout pour de bonnes raisons. Ils répondirent qu'ils n'avoient point d'autres vêtemens, & qu'ils ne pouvoient aller à l'église avec un pareil costume. « Qu'à » cela ne tienne, dit le dévot aubergiste, j'ai ici » une petite chapelle, où vous pouvez entendre la » messe sans être vus; & un vieux Bénédictin, qui » est chez moi depuis hier, vous la dira pour se » défennuyer; un moment après il revint avec un » Bénédictin qui détournoit la tête, & avoit l'air un » peu honteux; l'hôte dit à la petite troupe, arrangez vous avec ce prêtre»; & il se retira.

Eh parbleu, s'écria Arlequin, c'est le baron de Breteuil. Comment se porte votre Altesse Sérénissime, répondit le prêtre à Arlequin. Le baron apprit à la société comique, qu'il avoit pris cet habit pour se sauver plus sûrement. En *dévo*t & en *savan*t ! lui lui répondit-on, « vous étiez bien déguisé; mais » maintenant il faut payer les frais de votre habit » & nous dire la messe : & pourquoi ne la diriez-vous pas comme un autre, êtes-vous plus athée » qu'un évêque, plus ignorant qu'un capucin, plus » gourmand qu'un chanoine, plus libertin qu'un » abbé commendataire, & cependant ces gens-là » disent la messe tous les jours ? Allons, on vous » attend à la chapelle, vous avez choisi l'habit de » Bénédictin, il faut le supporter jusqu'au bout ».

Le baron de Breteuil prit son parti , & joua son rôle de prêtre assez agréablement pour un ex-Ambassadeur à Vienne , & un ancien Ministre de la maison du roi.

Le coup , dites-vous , est fatal ;
D'accord : il peut vous le paroître.
Pour moi , je n'y vois pas de mal.
Le Breteuil peut devenir Prêtre ,
Puisque Dubois fut Cardinal.

Dans le numéro prochain , *la Confession des Princes , l'Absolution du Baron de Breteuil , l'Arrivée de Cagliostro , le Souper , la Vérité dans le Rhin , &c.*

N. B. Lundi matin , 24 du courant , paroîtra le premier numéro de la *Chronique Parisienne* , ouvrage périodique d'une demi-feuille d'impression in-4°. contenant tout ce qui se passe d'intéressant dans la Capitale ; l'analyse de toutes les nouveautés politiques & littéraires ; la notice des piéces de théâtre & des débuts ; les anecdotes les plus nouvelles & les plus piquantes , &c.

Ce Journal paroîtra tous les deux jours , par inscription , ou par souscription , moyennant 3 liv. par mois , 8 liv. pour trois mois , 14 liv. pour six mois , 24 liv. pour l'année , ou 4 sols par numéro , chez LAGRANGE , libraire , rue St. Honoré , vis-à-vis le Lycée.

On adressera chez lui , franc de port , tous les avis , annonces , livres , gravures , &c. , que l'on voudra faire tenir aux rédacteurs.

LES VOYAGES

DE L'OPINION

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

Par M. LOUIS-EMMANUEL.

NUMÉRO III.

La Priere.

DANS notre dernier numéros nous avons laissé à la mere du baron de Breteuil nos comédiens Italiens, que je soupçonne d'être un peu *François*. Le baron fut très-étonné lorsqu'il vit dans le livre plusieurs lignes écrites à la main; il les psalmodia avec le reste, & fut encore plus stupéfait, lorsqu'il entendit applaudir avec transport. Comme il a oublié le latin, il attendit la fin de la Messe pour demander l'explication de tout ceci; un jeune bachelier qui avoit été quinze ans un prodige à l'université de Louvain, & qui y avoit appris assez de latin pour expliquer les épîtres d'Horace avec le secours des notes & de cinq à six dictionnaires, lui répondit: « C'est une petite priere que nous avons ajoutée aux prieres ordinaires de la Messe pour rendre graces à Dieu d'avoir délivré nos freres les François des mauvais ministres & des grands conjurés contre leur liberté. Voulez vous que je vous l'explique littéralement on en style fleuri? Littéralement, dit le baron. Soit, repliqua le bachelier, en voici la fidelle traduction.

A

Mon Dieu , nous vous remercions d'avoir donné à nos freres , les François , contre leurs ennemis domestiques , ce courage & cette énergie , qu'ils ont toujours déployé contre les ennemis de leurs états. Puissions-nous imiter bientôt leur patriotisme , comme nous avons imité leurs modes & leurs travers. Que tous les projets des coupables aristocrates se dissipent devant la nouvelle lumière , dont brille la liberté , comme la cire qui fond aux regards du soleil.

Cette priere, assez poétique pour des Allemands, fut très-peu goûtée de nos mystérieux étrangers; comme la Messe avoit été prononcée en latin , ils l'avoient entendue sans la comprendre , & ils enrageoient, tous , d'avoir répondu , *Ainsi soit-il.*

Le Dîner.

Après l'heure de la Messe arriva celle du dîner; nos voyageurs dînèrent de fort bon appetit , le baron de Breteuil en fit son compliment à la dame Subiette, qu'il appelloit *Madame la Duchesse*. Que voulez-vous , répondit Madame de Polignac , (car c'étoit elle-même) *à quelque chose malheur est bon.* C'est lui qui nous donne tant d'appétit; nous avons fui avec une grande précipitation, & je n'ai pas mangé depuis trente-trois heures, ma peur, ma chaise de poste & la diete ont fait pour mon estomac ce que mon médecin n'avoit pu faire depuis quinze ans.

Mais , ajouta le baron de Breteuil , apprenez-moi de grace pourquoi vos altesses sérénissimes ont choisi un costume aussi bizarre? . . Qui devineroit Monseigneur le Prince de Condé dans le pantalon de Pierrot; Monseigneur de Conti sous la calotte du docteur; le Prince de Lambesc

sous le masque d'Arlequin; & le Maréchal de Broglie sous la moustache de Scaramouche! M. de Lambesc lui raconta comment, suivis de près par la Milice Bourgeoise, ils avoient rencontrés une troupe de comédiens Italiens qui alloient à Bruxelles; & comment ils avoient acheté leurs habits & leurs passe-ports pour fuir avec plus de sûreté. Quelle leçon pour eux, disai-je tout bas; des Bourbons obligés de se cacher sous des habits d'histrions pour être en sûreté parmi des François.

Les Devises.

Cependant, arrivé au dessert, on cassa des devises, & on en trouva plusieurs qui paroïssent faites pour les circonstances. Je n'ai retenu que les plus innocentes, car je n'ai pas l'esprit malin. Le Duc d'Angoulême, dans un bouton de rose, qui renfermoit une devise, trouva ces deux vers de Racine,

*Hélas ! si jeune encore ,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur !*

Le maréchal de Broglie lut ce vers de la Henriade,

Vil flatteur à la cour , héros au champ de Mars.

La Duchesse de Polignac vit autour d'une petite éponge cette demie ligne de prose : *A force de m'emplir je me noie.*

Enfin chacun eut sa devise, mais je n'en parlerai pas davantage;

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Après le dîner nos voyageurs s'ennuyèrent un peu; car ils n'avoient ni concert, ni comédie, pas un livre, pas même le Journal & les Petites Affiches de Paris.

La Confession.

Il faut convenir, dit Madame de Polignac, qu'il est bien triste d'être exilé. Nous sommes ici pour nos péchés, répondit le Prince de Lambesc. Oui, mais je ne fais quand nos péchés seront pardonnés, répliqua Madame de Polignac. J'en ai beaucoup fait dans ma vie, s'écria le Prince de Condé, & j'en ai toujours été quitte pour deux mots de confession. S'il ne s'agit que de se confesser, dit en riant le Comte d'Artois, n'avons-nous pas un Bénédictin? Le Bénédictin prétendoit qu'ayant été long-tems ministre des lettres-de-cachet, il n'étoit guere propre à donner l'absolution; mais la troupe comique s'obstine à être confessée, & voilà le baron de Breteuil confesseur malgré lui.

J'entends quelques vieux étourdis,
Tels qu'on en voit tant dans Paris,
Nous dire, en ricanant sans cesse,
Qu'il est doux d'entendre à confesse
Les torts d'une jeune Duchesse
Ou de ses sœurs de l'Opéra;
Ils ont raison; ces choses-là
Peuvent amuser la jeunesse.

Mais en récompense rien n'est plus triste que la confession des Princes; ce n'est pas cela que j'attendois : je croyois qu'il alloit être question de quelque bonne conjuration; je m'attendois à voir dérouler devant moi tous les fils de la trame la mieux ourdie; j'étois de bonne foi comme *le Supplément au Point du Jour*; mais je fus bien détrompé; ce n'étoit pas cela. Je vis que les Princes du Sang étoient tout bonnement des fils de famille, qui regardoient le Peuple François comme leur pere. (& ils ne se trompoient pas.) Ils avoient fait des dettes considérables & leur pere les avoit

acquittées plusieurs fois; ils en firent de nouvelles. Le vieillard prit de l'humeur & refusa de payer; alors les Princes se concerterent entr'eux & prirent le parti de faire interdire leur pere afin de jouir plus à l'aïse de ses fonds & de ses revenus; cela se voit tous les jours dans les familles; voilà cependant ce qui nous a tant fait crier : en vérité nous sommes *des fanatiques*, comme disent fort bien les abbés commendataires & les conseillers de grand-chambre. Tout le monde avoit été confessé, à l'exception du confesseur, quand le jeune Duc d'Anguien, qui avoit lu *la Bible* & l'*Ingénu*, fit, d'une voix foible & timide, une motion fort raisonnable. J'ai vu, dit-il, dans une épître de Saint Jean le mineur, qu'il faut se confesser les uns aux autres. Autrefois l'Ingénu en fit souvenir un Jésuite, en présence de l'Abbé de Saint-Yves & du prieur de Notre-Dame de la Montagne. J'ose faire la même observation à mes cousins le Comte d'Artois & le Prince de Condé.

Le baron de Breteuil nous a tous confessé, confessons-le à notre tour; les péchés d'un vieux ministre doivent bien en valoir d'autres; en effet :

Il eût été plaisant, peut-être,
D'entendre les nombreux pechés
De tous ces tirans de leur maitre,
A leur grandeur seule attachés,
Qu'aucun scrupule n'importune,
Qui sous leur pieds foulant la loi,
A leurs plaisirs, à leur fortune
Font servir le peuple & le roi.
Et ce Richelieu si superbe,
Et cet avare Mazarin,
Ce Louvois si dur & si vain,
Son successeur encore imberbe;
Calonne, au maintien abattu,
De grace & d'esprit revêtu,

Et si naïf en ses scrupules ,
Lui qui ne trouve d'incrédules
Que lorsqu'il vante sa vertu.

M. de Breteuil , quoiqu'il ne fut plus en France ; se conduisit comme un courtisan ; il se prêta à tout ce qui pouvoit amuser les jeunes princes ; & commença ainsi :

« Il m'échappera sans doute beaucoup de choses ; il faudroit qu'un ministre de soixante ans fût doué d'une mémoire furnaturelle , pour se souvenir de tous ses péchés.

D'abord , je fus dur & vindicatif , & je l'ai bien prouvé au cardinal de Rohan ;

Comme ministre des lettres-de - cachet , il s'est commis beaucoup moins d'horreurs sous mon ministère que sous celui de mon prédécesseur , mais encore y en a-t-il eu quelques unes. J'ai fait abattre Vincennes , mais j'ai meublé la Bastille. J'étois fort indécent avec les jeunes femmes qui venoient à mon audience ; je leur montrois mes nudités avant d'avoir vu les leurs , ce qui n'est pas dans la règle ; j'avois toujours l'air & le geste d'un homme qui va violer , & je ne violois jamais , ce qui est le comble de l'outrage pour le beau sexe.

Le plus grand de mes péchés sans doute , est d'être rentré au ministère , entre *Foulon & Vidaud de la-Tour* ; sans cela le public se seroit souvenu peut-être , que je n'ai jamais souillé mes mains d'aucune affaire d'argent , que sans aimer les arts , j'ai toujours protégé les artistes , & que mes soins ont beaucoup embelli Paris ».

Le baron de Breteuil alloit continuer , lorsqu'on entendit beaucoup de bruit dans la cour.

Le prince de Lambesc mit la tête à la fenêtre : il vit un homme qui dispuoit contre tout le monde ; il répondoit *blanc* à ceux qui disoient *noir* ,

& noir à ceux qui disoient *blanc* : « c'est M. d'Esprémefnil », s'écria le prince Lorrain ; c'étoit lui-même : on l'appelle , & il arrive , en disputant , au milieu de la petite assemblée. Il contrarie tout le monde & ne laisse parler personne. Le prince de Conti avoit une boîte d'une belle écaille brune , M. d'Esprémefnil soutint qu'elle étoit d'ivoire ; il alla jusqu'à nier devant madame de Polignac que la duchesse de Guiche fût une des plus jolies femmes de la cour. Alors le comte d'Artois dit tout bas au prince de Condé : » cet homme est bien insupportable ; lorsqu'il a déjoué les projets de l'archevêque de Sens & de M. de Lamoignon , nous lui avons fait l'honneur de le haïr ; dans ces dernières circonstances , ou nous l'avons payé pour calomnier la nation nous avons eu la bonté de l'aimer un peu , tout en nous moquant beaucoup d'un annobli qui croyoit faire cause commune avec la noblesse ; mais aujourd'hui je le vois sans aucune prévention , & je ne le trouve que ridicule ».

Dans ce moment l'Opinion entra dans la salle , & applaudir au discours de monseigneur le comte d'Artois. Ma conductrice revenoit d'Amérique ; elle ne se laissa voir qu'à moi seul , & profitant d'un moment où le jeune duc d'Enguien étoit sorti , elle prend ses traits nobles & doux , & cachée sous cette aimable ressemblance , elle dit à M. d'Esprémefnil : « Eh quoi ! vous croyez donc qu'on ne peut aller à la célébrité qu'en marchant contre la raison » :

Lorsque le roi donna un état civil aux protestans , tous les bons esprits s'écrierent :

» Venez , fils de Calvin , long-tems persécutés ,
 Bravez les clameurs d'un faux zèle ,
 Vos vœux ne sont plus rejetés ;
 Venez près de Louis , sa bonté vous appelle ;

Long-tems sous les murs de Paris
 Vous avez défendu le plus brave des Henri :
 Et vous devez être chéris
 Du roi dont il est le modele.

Vous seul , M. d'Esprémefnil , avez au parlement fait un long discours pour prouver que tout étoit perdu , si des gens qui n'étoient pas tout - à-fait chrétiens , à notre maniere , pouvoient avoir une femme & des enfans légitimes , & votre pathétique apostrophe au crucifix ! Ah M. d'Esprémefnil !

« Quoi ! vous que le peuple badeau
 Met à la tête de sa liste ,
 Apôtre de Cagliostro
 Et de Mesmer évangéliste ,
 Il vous sied bien d'être dévot !
 Des Francs-Maçons illustre membre ,
 Est-ce à vous d'être plus sage
 Qu'un janséniste de Grand'Chambre.

M. de Lamoignon , qui vous aimoit en secret , voulut réhabiliter votre réputation en vous exilant , vous avez passé pour un moment le martyr de la liberté ; que ne vous en teniez-vous là ?

M. d'Esprémefnil répondit qu'il n'avoit point voulu défendre la liberté , mais le pouvoir des parlemens , & ennemis de toute liberté , & sur-tout de celle de penser & d'écrire , qui assure toutes les autres. Il ajouta que son plus grand plaisir avoit toujours été de contrarier l'opinion publique. Après ces mots , il partit de Bruxelles , & courut à l'assemblée nationale , protester qu'il n'avoit point quitté les environs de Paris , & que l'état n'avoit point de citoyen plus fidele.

Au numero prochain , l'arrivée de Cagliostro à Bruxelles , ses prédications : l'embarras du comte de Rivarol : libelle contre la nation.

Chez LAGRANGE , Libraire , rue S. Honoré , vis-à-vis le Palais Royal.

(1)

LES VOYAGES
DE L'OPINION

DANS LES QUATRES PARTIES DU MONDE.

Par LOUIS-EMMANUEL.

NUMERO IV.

L'arrivée de Cagliostro.

JE ne fais pas, mon cher lecteur, si vous vous souvenez de mon dernier numéro,

L'avez-vous oublié, je ne m'en plaindrois pas;
Les plaisirs de l'esprit font aussi des ingrats.

Je n'ignore pas qu'il est des gens dans Paris qui poussent l'ingratitude jusqu'à ne pas retenir mot à mot les mille & une brochures que mes confreres publient tous les jours pour instruire & amuser la nation.

Si j'étois diffus & savant,
Et si de ma féconde plume
J'avois barbouillé péfamment
Six cents pages d'un gros volume;
Un érudit en prendroit soin;
En attendant qu'il le dissequé,
Il le placeroit dans un coin
De sa large bibliotheque;
Mais tous ces pamphlets d'un moment
Sont pareils aux feuilles légères

Où le prêtre qui toujours ment
 Faisoit parler obscurément
 Un Dieu qui ne s'en mêloit guère;
 Autant en emporte le vent.
 C'est lui qui, d'un souffle homicide,
 Aux rives de l'oubli perfide
 Enleve tant de beaux écrits,
 Ces drames où nos bons amis
 Ont fait grimacer la nature,
 Les petits journaux de Paris
 Et les longs extraits du mercure;
 Puis-je me plaindre, après cela,
 Si ce vent qui toujours fait rage
 Contre le meilleur opera
 N'a pas épargné davantage
 Les petits feuillets que voilà,
 Et si quelque diable emporta
 Un numero de mon voyage.

Si ce malheur étoit arrivé, il vous suffiroit de savoir que je suis resté à Bruxelles avec les exilés de Versailles; où M. d'Espremenil est retourné.

L'auberge de la croix - blanche étoit destinée ce jour-là à recevoir des hommes célèbres dans des conditions bien différentes. Nous vîmes descendre de voiture, un gros homme que tout le monde regardoit & qui ne regardoit personne; il portoit la tête haute, & ses yeux étoient fixés vers le ciel; en des jours de foi, on l'eût pris pour un prophète, mais leur regne est passé; ils disoient vrai qu'on ne les croiroit plus; Madame de Polignac reconnût le comte de Cagliostro. Tant mieux, dit le comte d'Artois, il me prêtera de l'argent! Mon cousin, repartit le prince de Condé, vous m'avez volé ce mot-là. Où va donc M. Cagliostro, s'écria Madame de Polignac? Où j'ai prédit que je retournerois, répondit Cagliostro; n'ai-je pas dit en quittant la France: *J'y reviendrai lorsqu'il n'y aura plus de*

Bastille ; la Bastille est détruite & je tiens ma parole. Mais, ajouta Madame de Polignac, qui vous avoit révélé ».... Le bon sens, repliqua Cagliostro; autrefois j'aurois dit *Jehova*; mais je vois que maintenant les hommes sont trop éclairés; les tromper seroit difficile, & je renonce à mon rôle d'empiré. Il y a quatre ans j'ai cru le moment favorable, & mon raisonnement étoit assez sage.

» La religion chrétienne étoit près de sa chute; Baile & Freret avoient déraciné la foi par des preuves & des raisons; Voltaire avoit fait davantage en la rendant ridicule. Cependant il faut un aliment à la curiosité & à l'inquiétude des hommes. & j'ai cru qu'il étoit tems que de nouvelles superstitions remplaçassent les anciennes; les hommes blasés, les vieilles femmes & les fots, qui ne sont point émus par les passions douces ont besoin d'être agités par des passions violentes; le fanatisme leur est aussi nécessaire que l'eau-de-vie l'est aux palais usés.

» Dans les pays où tous les hommes ont part à la chose publique, en Angleterre par exemple, l'amour des affaires remplace l'amour des femmes; on devient politique en cessant d'être libertin; en France où le maniemment des affaires étoit réservé à un petit nombre de personnes, cette inquiétude qui survit aux passions de la jeunesse, s'exerçoit ordinairement sur des objets de religion; c'est ce qui a produit les jésuites, les calvinistes, les jansénistes, les molinistes, &c.

» Mesmer arriva dans un moment où la chimie étoit la science à la mode; c'est-à-dire que les gens riches, qui autrefois dans le regne des lettres s'étoient par air & par ton, barbouillé les doigts d'encre, sans rien écrire, se brûloient alors les doigts autour de leurs fourneaux, sans faire aucune découverte: la vogue de Mesmer fut brillante, mais elle ne

pouvoit durer. Sa réputation étant fondée sur ses connoissances & ses découvertes en physique, restoit soumise à l'examen des savans. L'esprit seul ne put en imposer toujours, & le charlatan fut bientôt découvert.

» J'entrai dans la même carrière ; mais je m'étois muni d'un bouclier qui en a servi bien d'autres ; je me dis envoyé de Dieu. Avec cette mission là on est dispensé d'avoir toujours raison, car aux regards des fidèles, l'examen est un sacrilège.

» Ceux qui ont fondé des religions, n'étoient pas des Nwetons, des Buffons, & des Descartes ; ils ont débité les erreurs les plus grossières, & sur la physique, & sur l'histoire naturelle, mais ils se disoient envoyés de là-haut, & ils font entrés plus avant dans la foi des âmes foibles. En vain leurs erreurs ont été depuis, notoires aux yeux des autres nations. La foi a toujours tenu son épais bandeau sur les yeux de leurs adorateurs. Quand l'âme est persuadée, l'esprit est détrompé difficilement.

» J'étois étonné d'entendre Cagliostro, parler avec autant de bon sens ; je l'avois entendu prêcher dans le cours de ses prophéties, & il m'avoit paru aussi tôt qu'un prophète ; je trouvai qu'il gagnoit beaucoup à n'être plus inspiré : cependant il continua ainsi :

» Je remplis d'abord avec assez de succès, mon rôle d'envoyé de Dieu, & je comptai dans mon église des disciples assez célèbres. Votre d'Espreffinenil même vint grossir ma cour.

» L'histoire du cardinal, le collier, & sur tout la Bastille, dérangerent un peu mes projets ; comme on n'a rien de mieux à faire, on réfléchit en prison, & voilà ce que je me dis dans la mienne :

» Il est impossible que sous peu de temps, la France n'éprouve pas de grandes révolutions. Elle est dans

la position la plus pénible où puisse se trouver un état ; l'esprit de son gouvernement est précisément opposé à l'esprit particulier de chacun des citoyens ;

» La liberté de penser , est l'ame des bons soupers & des cercles choisis , & le gouvernement entretient des espions & des censeurs.

» Le français est juste , & le gouvernement a des maisons de force , où il fait enfermer les innocens soupçonnés.

» L'orgueil féodal a été adouci par les arts , par les talens des roturiers , & les graces des roturieres ; on commence à croire en France qu'il n'y a qu'une sorte d'inégalité parmi les hommes , celle que font naître l'éducation , la vertu & la fortune ; & cependant le roi de France , plus superbe qu'un despote d'Asie , n'admet dans sa cour , que ceux dont les ancêtres possédoient un fief en 1300. Le grand Frédéric , & même Louis XIV avoient une autre politique ; on trouvoit à leur lever , Voltaire & Racine. Tous les hommes sont aussi incrédules que Voltaire , routes les femmes sont à peu près des Ninons ; les partisans de Jean-Jacques Rousseau , sont les capucins de la bonne compagnie , & cependant à entendre les mandemens des évêques & les amplifications de l'avocat général Seguier , on se croiroit aux pays des Auto-da-fé , & au temps des contes de la mere l'Oie.

» Voilà trop de cotrariétés , il faut une révolution. S'il vient un ministre sage , ne pouvant l'empêcher , il se mettra lui-même à la tête , il tâchera de la diriger , & au nom du roi , il accordera au peuple , ce que bientôt le peuple eût ordonné lui-même. Si les ministres sont imprudens , le peuple reprendra tous ses droits , & la constitution sera entierement régénérée.

» Qu'on ne me dise pas que le peuple français est

turbulent, aussi inconstant dans sa haine que dans son amour, & qu'après la ligue & la fronde, il finit par ouvrir les portes de Paris à Henri IV & à Mazarin. Le peuple étoit alors ému par le fanatisme, & la haine contre un ministre étranger; ces mouvemens étoient violens, mais peu durables. Or, quand le peuple françois voudra secouer le joug de son ancien gouvernement, que cette révolution aura été murie par la raison de plusieurs siècles, elle aura long-temps auparavant germé dans le cœur de tous les sages, & ne craignez pas qu'alors la philo'sophie & la liberté reculent devant les préjugés & le despotisme.

» Voilà, ajouta Cagliostro, ce que je me disois à moi-même, lorsque j'étois à la Bastille; certes, je n'avois pas alors la prétention de prophétiser, puisque personne ne m'écoutoit. Cependant tout est arrivé, comme je l'avois prévu; maintenant je retourne en France, non plus pour me faire Dieu, mais pour y jouir de tous les droits de l'homme.

» La France, avec tous les défauts de sa constitution, a toujours été chère aux étrangers.

» Si le gouvernement étoit mauvais, l'individu étoit excellent, c'étoit un champ fertile en dépit du laboureur. Que deviendra t-il secondé par la culture ?

» Le françois est né pour la liberté, il la conféroit au milieu des plus rudes entraves; il jouoit librement avec ses fers ;

» Quel pays aimera-t-on mieux habiter, lorsque le gouvernement y aura adopté cette franchise nationale qui caractérise chaque individu ? Plusieurs familles lassées de la barbarie féodale, qui pèse encore sur une partie de l'Europe, vont peupler l'Amerique septentrionale.

Nul séjour ne convient mieux sans doute à l'homme

qui veut faire sa fortune sans perdre sa liberté; c'est un bon pays que celui où l'on acquiert du bien sans se vendre soi-même; mais l'Amérique est peu attrayante pour l'homme opulent qui a vécu au milieu des grandes sociétés de l'Europe; elle offre trop peu de ces jouissances réservées aux grandes villes dès long-tems civilisées; au contraire la France, aux privilèges & à la sagesse d'une constitution moderne, réunira tous les avantages & toutes les richesses d'une terre ancienne. Les arts, que la France a toujours cultivés, s'élèveront avec plus de succès sur un sol heureux & libre ».

Je ne fais, si avec ses longs discours, M. de Cagliostro a fort ennuyé mes lecteurs; mais je suis sûr qu'il impatienta beaucoup Madame de Polignac; elle le lui témoigna avec humeur. » Vous ne prévoyez pas mieux que vous prédisez, lui dit elle; l'étranger venir habiter la France, tandis que tous les François la détestent? Quelques aristocrates mécontents, répondit Cagliostro; ils espèrent qu'en renvoyant leurs gens, & en dépensant ailleurs leurs revenus, ils associeront à leur mécontentement les marchands & les ouvriers, dont leur luxe stipendioit l'industrie; mais ils seront bientôt ramenés en France, sinon par l'amour de la patrie, du moins par l'ennui & par l'amour des plaisirs. D'ailleurs la nation a un moyen sûr de jouir bientôt de leur présence; ne peut-elle pas, après avoir faire publier ses volontés & avoir accordé trois mois de délai, s'emparer de leur revenu, jusqu'à leur retour; & si au bout d'un an écoulé leur désertion duroit encore, faire vendre leurs biens au profit de leurs créanciers ».

Cette réflexion ne raccommoda pas Cagliostro avec Madame de Polignac, & ils se quitterent sans se dire adieu.

ERRATA.

Il s'est glissé plusieurs fautes essentielles dans le dernier numero. Pag. 1, ligne 2, *mere*, lisez *messe*; page 2, ligne 19, *subiette*, lisez *saliette*; page 8, ligne 25, & *ennemis*, lisez *ennemis*.

Chez LAGRANGE, Libraire, rue Saint-Honore,
vis-à-vis le Palais Royal.

LES VOYAGES

DE L'OPINION

DANS LES QUATRES PARTIES DU MONDE.

Par LOUIS-EMMANUEL.

NUMERO V.

Le retour en France.

EN revenant en France, je n'étois pas sans inquiétude, j'avois peur de ne pas retrouver les choses en aussi bon état que je les avois laissées.

On fait qu'en ce charmant séjour
Le même état ne dure guère ;
Tout fuit & paroît tour-à-tour ,
Comme a dit Terence en amour ,
Tantôt la paix , tantôt la guerre ;
Tantôt avec des écuis chrétiens ,
Nous restons soumis à la garde
De nos bergers & de leurs chiens ;
Demain prenant la hallebarde ,
Nous rompons tous nos vieux liens ;
Quelquefois même par mégarde
Les parlemens sont ciroyens.
La scène plus souvent varie
Qu'au théâtre de l'opéra ;
On aime aujourd'hui la patrie
Dieu fait si cela durera.

Quand on chemine avec l'opinion , on fait beaucoup de chemin par heure, & l'on peut se détourner ; on arrive toujours au but. Avant de revenir à Paris

il nous prit envie de visiter les pays méridionaux de la France; nous nous arrêtrâmes à Marseille. Tout y retentissoit des éloges de M. le comte de Mirabeau; les ignorans s'étonnoient qu'un noble détendît avec tant de chaleur, les intérêts des roturiers; les gens d'esprit ne s'étonnoient de rien & se souvenoient que dans Rome, le peuple n'avoit pas eu de plus zélés, pour ne pas dire de plus fanatiques défenseurs, que les tribuns nés dans l'ordre des patriciens; un homme de mauvaise humeur disoit assez haut: puisqu'un M. de Mirabeau représente si bien dans les communes de France, qu'il s'en tienne là, & ne voyage plus dans les cours étrangères! L'Opinion sourit & ajouta: son séjour à Versailles doit faire oublier son voyage à Berlin.

Une heure après, nous nous trouvâmes fort loin de Marseille, dans une petite ville nommée *Bagnol*. Il y avoit un attroupement dans une auberge, dont l'enseigne étoit un *cheval blanc*; nous allâmes augmenter le nombre des curieux, & demander la raison de tout ce bruit là.

Alors un homme assez paisible nous répondit: il s'agit d'un pauvre aubergiste qui va peut-être payer cher la sottise vanité de son fils; son nom est *Riverol*; son fils l'a changé en celui de *Rivarol*, qui est le nom d'une des plus anciennes familles de l'Italie (1).

(1) Ses ancêtres, dit-il, ont régné long-temps dans le Milanais, & il compte bien en dire deux mots à l'empereur. On lui avoit promis les secours de l'impératrice de Russie & du roi de Prusse, à qui, pour cela, il avoit adressé une épître en vers, insérée dans l'almanach des muses de 1786; mais la mort de Frédéric & l'alliance de Catherine & Joseph ont un peu retardé l'exécution de ses projets, & ses amis craignent qu'il ne rentre pas encore cette année dans ses états. En attendant il s'amuse,

Il a quitté le petit collet pour prendre le titre de comte ; & il a abandonné une assez bonne éducation , pour faire de mauvais libelles ; on l'accuse sur-tout d'avoir écrit de petits feuillets contre M. Necker & contre l'assemblée nationale (2) : Les gens à qui le pere *Riverol* a vendu son vin trop cher , ou à qui il a refusé de faire crédit , l'accusent d'être noble & aristocrate. Il a beau montrer son enseigne & proposer ses poulets à ses accusateurs , on lui soutient que le pere d'un comte est au moins gen-

comme il le dit lui même , à guerroyer contre toute cette petite littérature , pour apprendre à battre ces gros allemands ; il pelotte en attendant partie.

En 1780 ou 1781 , il épousa une anglaise , fille d'un maître de langues qui a des droits très-directs à la couronne d'Angleterre ; & cela ne doit point étonner depuis que Denys , tyran de Syracuse , a été maître d'école à Corinthe ; cette profession ne déroge pas , & est vraiment toute royale. Le lendemain des noces , ces deux époux soupoient tête à tête ; M. le comte parla de ses projets ; la comtesse s'y opposa , en lui représentant que , puisqu'ils ne pouvoient espérer de conserver deux royaumes à des distances si opposées , il étoit plus sage de réunir leurs forces & leurs armées pour reconquérir la Grande-Bretagne qu'elle avoit apportée pour dot. M. le comte tenoit à la patrie & à la couronne de ses peres. Les têtes s'échauffèrent , & la dispute devint assez vive pour attirer le commissaire du quartier. Il demanda le sujet de tout ce bruit-là. Alors la comtesse , avec dignité : « M. le » commissaire , ce petit prince d'Italie qui veut faire duches- » se du Milanais la fille des rois d'Angleterre , tandis que s'il » suit mes conseils , avant six mois son fils sera prince de » Galles. » Au nom de ces grands personnages , le commissaire se retira par respect ; mais comme tout s'use , & le respect sur-tout auprès de certaines gens , on dit que depuis M. le commissaire s'est un peu familiarisé.

(2). Le journal politique & national qui paroît sous le nom de l'abbé Sabatier.

tilhomme, & on veut lui faire un mauvais parti.

Cependant l'Opinion & moi nous laissâmes le pauvre *Riverol*, se donner autant de peine, pour prouver qu'il étoit roturier, que son fils avoit pris de soin pour faire croire qu'il étoit gentilhomme, & sans plus nous embarrasser du fils & du pere, nous continuâmes notre route.

Je ne m'étois pas trompé je trouvai à Paris beaucoup de changemens; la premiere ferveur étoit passée, & beaucoup de gens accusoient une révolution qu'ils avoient tant désirée.

Les jolies femmes avoient repris leurs vapeurs; elles ne voyoient qu'avec horreur ce peuple cruel qui avoit coupé cinq à six têtes prosrites depuis long-tems par l'opinion publique; & les aristocrates timides, enhardis par ces excès passagers, reclamation au nom de l'humanité, contre le pouvoir du peuple qui dégénéroit en une si féroce licence.

Je regardai l'Opinion; voilà mon avis, me dit-elle; comme homme & comme citoyen, on doit détester de pareils excès; mais en y réfléchissant avec le sang froid d'un politique, il étoit presque impossible qu'ils ne fussent pas commis; les lits de justice, tenus dans les parlemens, la séance royale aux états généraux, les troupes étrangères dont l'assemblée nationale étoit investie, tout avoit accoutumé le peuple à voir la force prendre la place de la loi. Les abus du pouvoir populaire, succéderent nécessairement aux abus du pouvoir ministériel; & la rage du peuple est pour ainsi dire le contre-coup du dépotisme.

Les hommes immolés n'ont pas été condamnés légalement, mais il n'est guere possible de croire qu'ils ne fussent pas coupables; & tant d'hommes ensevelis dans les prisons d'état ont été sacrifiés sans doute à de plus légers présumptions: d'ailleurs le

peuple avoit vu si long-tems les coupables puissans impunis ; & il s'étoit trouvé si vrai , ce mot dit en plaisantant sans doute, qu'en France un homme n'avoit jamais été pendu avec cent mille écus de rente.

Le peuple peut être excusable dans ce silence de la loi d'avoir voulu ne s'en rapporter qu'à lui-même.

Au milieu des discordes civiles qui troublèrent le regne de Henri III , ce prince faisoit souvent arrêter & punir les plus séditieux ; on jettoit au milieu de la Seine leurs cadavres enfermés dans une caisse, avec cette inscription : *laissez passer la justice du Roi* ; ainsi de nos jours , dans ces jours d'orage, nous devons nous taire sur ces sanglantes exécutions, & dire en détournant les yeux : *laissons passer la justice du peuple*.

Cependant ma conductrice & moi nous passâmes par le Louvre & nous vîmes entrer beaucoup de monde à l'académie françoise. J'aime cet endroit-là, s'écria l'Opinion, & souvent j'y ai dit mon mot. Nous entrâmes ; nous fûmes charmés pour l'honneur de la raison , d'apprendre que le sujet du prix de poésie étoit l'édit en faveur des non catholiques ; & nous fûmes bien aises pour l'honneur de la poésie que le prix eut été adjugé à M. de Fontanes. Je fus frappé de la sagesse qui régnoit dans la composition de l'ouvrage & du talent qui embellissoit les détails ; je remarquai sur-tout ces vers, ou en parlant de Louis XIV :

Ah ! s'il avoit vécu dans des jours de lumiere ,
S'il pouvoit, tout-à-coup , ranimant sa poussiere ,
De sa présence auguste étonner les humains
Et revoir ce Versailles embelli par ses mains !
Quel moment ! quel reveil !

Je regardai aussi avec beaucoup d'attention Ma-

dame la marquise de Condorcet, qui a le visage aussi joli que son mari a l'esprit juste ; après cela j'allai me coucher, car à quoi bon veiller lorsqu'on n'a pas à espérer d'autres plaisirs ? La manière la plus douce de finir sa journée, c'est d'entendre de bons vers. & de regarder une belle femme.

Le songe ou les revenans.

On a remarqué, long-tems avant moi, que nos rêves, pendant la nuit, ont un rapport direct avec les idées qui nous ont occupé durant le jour : aussi ne manquai-je pas cette nuit-là de voir reparaître dans ce monde quelques personnages célèbres, qui en sont sortis depuis plusieurs années, & je m'écriai avec M. de Fontanes : *Quel moment ! quel réveil !*

L'homme dont la surprise me causoit le plus de plaisir étoit l'archevêque Beaumont, si avare de sacremens & si fécond en mandemens (car il est aisé de voir que j'ai un grand foible pour la dévotion, malgré mes efforts pour cacher mon jeu).

Nous entendions disputer dans les places publiques avec beaucoup de véhémence. M. de Beaumont demanda s'il s'agissoit des jésuites & des molinistes, si l'on parloit pour ou contre les billets de confession ; un homme, assez mal élevé, lui répondit, qu'en France on ne s'occupoit plus de ces miseres-là. M. de Beaumont fut très scandalisé de cette réponse. Cependant en continuant notre route nous trouvâmes toute la bourgeoisie sous les armes. Cet appareil de guerre dans une ville de paix étonna beaucoup l'ancien archevêque de Paris ; il demanda pourquoi tous ces gens là étoient armés ? & lorsqu'il fut que c'étoit pour défendre la liberté ; « ils sont orthodoxes », s'écria-t-il, l'homme est libre, malgré la prescience de Dieu ; & l'éternelle prévoyance

ne peut influer en rien sur la liberté de nos actions : car si cela étoit , le pécheur ne seroit pas libre de ne pas pécher , & Dieu ne pourroit le punir sans injustice ; or , Dieu étant souverainement juste.... » Ce fut encore en riant , qu'on interrompit monseigneur , & qu'on lui dit : il ne s'agit pas ici de vos subtilités théologiques ; il est question de la liberté de penser , de parler & d'écrire. A ces horribles blasphèmes , monseigneur fit le signe de la croix , & s'enfuit dans une église voisine où il espéroit trouver quelque consolation ; mais quel fut son désespoir , lorsqu'il entendit M. l'abbé Faucher , parler avec modération & sagesse ; détester la superstition en honorant la véritable piété , & rendre publiquement hommage à la philosophie & aux philosophes. Malheureux , dit le vieux Beaumont ! je vois bien qu'il ne reste plus que Freron & Seguiet pour défendre la bonne cause. On lui répondit que l'un ne pouvoit plus parler , & que l'autre n'osoit pas écrire. A ces mots l'archevêque fit un cri , & disparut *pour ne plus revenir.*

Chez LAGRANGE , Libraire , rue Saint-Honoré ,
vis-à-vis le Palais Royal.

